

Louise Colet

Le Musée de Versailles (extraits)

On ne lit plus guère aujourd'hui les poésies de Louise Colet (1810-1876), qui s'était pourtant fait un nom à Paris dans les milieux littéraires grâce aux recueils de poésie *Fleurs du Midi* (1836) et *Penserosa* (1839), dans lequel celle qui n'allait rencontrer Gustave Flaubert qu'en 1846 a fait paraître un long poème, « Le Musée de Versailles », qui en une soixantaine de vers rend hommage à la modeste et pudique statue *Jeanne d'Arc en prière* de la princesse Marie d'Orléans, décédée le 6 janvier 1839. La statue fut exposée aux nouvelles galeries historiques du Musée de Versailles, l'année même de la mort de la jeune artiste.

Quant au poème, couronné par l'Académie en sa séance du 30 mai 1839 devant 58 concurrents¹, c'est la première œuvre de femme à obtenir le prix de l'Académie sans partage avec un autre ; et Louise Colet est la troisième femme récompensée par les Immortels.

Le poème parut en revue par extraits dès le mois de mai 1839, ainsi dans le *Journal des Jeunes Personnes* (n° VII, pp. 181-184). Il reparut en 1855 dans un tirage à part de la Librairie nouvelle : *Quatre poèmes couronnés par l'Académie française*. Trois strophes extraites du poème furent publiées dans l'anthologie de Bernard Lorraine et Anne-Lise Diez *La Pucelle et l'Amazone*², mais rattachées là-même à un « romantisme pompeux, alors très en vogue ».

Laissant notre lecteur apprécier à sa guise le style de ces vers, nous nous contenterons ici de rappeler quelques éléments biographiques liés à Louise Colet en 1839.

Louise Révoil, née le 15 août 1810 à Aix-en-Provence, fille du directeur des Postes d'Aix, après la mort de son père en 1826 vécut avec sa famille à Mouriès, dans une propriété acquise au XVII^e siècle par un aïeul conseiller au Parlement de Provence. Elle était déjà

¹ En 1843 encore, Louise Colet remportera un prix de l'Académie française pour un poème sur le monument consacré à Molière.

² Langres, Dominique Guéniot, 2007, p. 264. L'expression des auteurs figure à la page 334.

connue localement comme poétesse et femme de lettres pour avoir publié des poèmes, notamment dans le *Journal des Jeunes Personnes*, quand, en 1832, elle rencontra son futur époux, le musicien Hippolyte Colet. Le mariage, célébré en 1834 à Mouriès, ne fut pas heureux. Dès 1838 fut prononcée la séparation de biens. En 1843, le divorce était consommé, la rumeur publique ayant prétendu que la petite Henriette Colet, née le 16 juillet 1840 à Paris, était en réalité la fille de Victor Cousin. Même si cette paternité supposée n'a jamais été établie, Louise Colet avait effectivement connu le philosophe en 1839, au moment de la réception de son prix de l'Académie française pour son œuvre *Le Musée de Versailles*, puis était devenue sa maîtresse. Elle mourut le 8 mars 1876 au domicile parisien de sa fille Henriette, qui épousa bien plus tard le docteur Émile Bissieu à qui l'on doit une tragédie en 5 actes et en vers nommée *Jeanne d'Arc*...

Voici comment l'auteur décrit le jour où fut inauguré le Musée de Versailles :

Et la foule enivrée, ardente, enthousiaste,
Débordait, frémissante, en ce palais si vaste,
L'enlaçait tout entier de ses réseaux mouvants.
Et, semblable à la mer, roulait ses flots vivants.
Elle se répandait dans chaque galerie
Redisant les grands noms que garde la patrie,
Voyant revivre encor les héros qu'elle aima
Sur la toile et le marbre où l'art les anima.
Devant tous ces tableaux de gloire et de conquêtes
S'agitait le roulis de ces milliers de têtes,

Et toujours les regards trouvaient un aliment,
Et la foule avançait dans le ravissement.
Mais quand elle parvint au milieu de ces reines,
Belles sur leur cercueil et dans la mort sereines,
Résistant tout à coup au flot qui l'apporta,
Par un instinct du cœur la foule s'arrêta.
Parmi tous ces héros dont Versaille est peuplée,
Elle avait découvert la vierge immaculée
Qui ravit la victoire à l'Anglais triomphant
Et délivra la France avec un bras d'enfant.

C'était une blanche statue,
Vierge guerrière revêtue
De l'armure des anciens rois ;
Fille pudique, au front céleste,
À l'œil fier, au souris modeste.
Femme, héros tout à la fois.

Il fallait plus qu'un grand artiste
Pour la rendre ainsi calme et triste,
Accomplissant l'ordre de Dieu ;
Il fallait l'art et la croyance !
L'âme d'une fille de France
A réuni ce double feu.

Et de ses mains s'est échappée
Jeanne d'Arc pressant son épée
Sur son cœur virginal et fort,
Qui sous la voix de Dieu tressaille,
Mais qui sait au champ de bataille.
Intrépide, braver la mort.

Celle qui nous rendit, sous cette forme pure,
Le symbole divin d'une double nature.
De force et de candeur mélange harmonieux,
Hélas ! ange exilé, poétique mystère,
Toucha du bout de l'aile aux choses de la terre
Et s'en revint aux cieux.

On dit que dans son vol, ainsi qu'une colombe.
Son âme erre la nuit près de ces marbres blancs,
Et que, pour l'escorter, se levant de leur tombe.
Les reines, nobles sœurs, la suivent à pas lents.

Elle s'arrête au fond de cette galerie
Où veille Jeanne d'Arc avec recueillement,
Et l'on entend alors comme une ombre qui prie
Répéter faiblement :

« Ô mon œuvre d'amour ! ô ma sœur bien-aimée !
« Mon cœur te devina quand mes mains t'ont formée ;
« J'ai su te reconnaître en approchant des cieux !
« Tu te penchais vers moi pour calmer ma souffrance,
« Et ta voix me disait, quand je pleurais la France :
« *Viens ! on retrouve ici ce qu'on aime le mieux !* »

Et la vierge guerrière, agitant son armure.
Se penche et lui répond par un pieux murmure,
Et la fille des rois, dans son ravissement.
Entoure de ses bras cette image chérie,
Et de son blanc linceul forme une draperie
À leur groupe charmant.

Puis, tour à tour, glissent près d'elles
Toutes ces ombres immortelles
Qui se réveillent chaque nuit ;
Et, dans Versailles qui s'anime,
Commence une fête sublime
Dont nul vivant n'entend le bruit.

Sortant radieux des ténèbres,
Ceux qui furent grands et célèbres
Dans tous les temps, dans tous les lieux,
À cette heure qui les rassemble
Viennent s'entretenir ensemble
De leurs souvenirs glorieux.

Ils parlent la langue immortelle
Qu'un monde inconnu nous révèle
Lorsqu'à la vie on dit adieu ;
Parole où la pensée est reine,
Que jamais nulle oreille humaine
N'entendit, et qui vient de Dieu.